

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

Le Symbole de l'Espoir



Ce texte qui a paru dans le numéro 72 (sept. 1990) de la revue "Espoir" fait partie d'une conférence organisée par l'Institut Charles de Gaulle pour commémorer le 50^e anniversaire de l'Appel du 18 juin.

Ce monde que balaient sans fin le flux et le reflux de la vie et de la mort, c'est l'homme qui lui donne son sens. Car le seul être à exiger un sens à sa vie est celui qui sait qu'il va mourir. L'homme a peu à peu transformé ses notions de temps, de matière, d'énergie, de vie même. Mais il n'a pas su encore modifier en conséquence les valeurs qui régissent les relations humaines. Il n'a pas su encore faire vraiment cohabiter justice sociale et liberté. Notre siècle va s'achever. Il aura été celui des idéologies assez sûres d'elles-mêmes, de leurs raisons, de leurs vérités pour ne voir le salut du monde que dans leur propre domination. Ce qu'ont cherché les dictateurs de notre temps, ce n'était pas à unifier en harmonisant les contraires, mais à uniformiser en écrasant les différences, ces différences qui font la variété et la richesse même de l'humanité. Dans un monde de fanatisme, il n'y a pas de place pour l'autre. Un univers de maîtres et d'esclaves nie tout ce qui donne sa valeur à l'être humain, tout ce que l'humanité a fait et qui a fait l'humanité. Il a fallu la plus terrible des guerres pour détruire le nazisme et le fascisme. Le communisme, lui, a fini par s'effondrer. Tout seul. De l'intérieur. Mais le spectre du totalitarisme conquérant reste toujours là qui guette dans l'ombre. A tout instant les vieux démons peuvent resurgir. On les sent à nouveau prêts à s'agiter. Mais devant la menace d'asservissement, on verra toujours se dresser le

(suite page 3)



Rencontres à Nantua

Mercredi 26 septembre 1990

Après de chaudes retrouvailles en gare de Bourg-en-Bresse, où nous sommes accueillies par Rosette Deville, notre "hôtesse" pour cette rencontre, et par Madame Defillion, directeur de l'Office Départemental des Anciens Combattants, nous prenons la route de Nantua. Sous une lumière à peine automnale, nous découvrons cette belle région de l'Ain.

A Nantua, Jeannette Cilia, toujours efficace, répartit notre groupe dans les différents hôtels de la ville, où, les unes et les autres, nous passerons une agréable soirée, heureuse d'être à nouveau réunies, mais sans oublier nos chères absentes.

Jeudi 27 septembre 1990

M. Gorju, maire de Nantua, nous reçoit en son Hôtel de Ville, entouré de M. Benoît Brocard, Sous-Préfet, de Madame Defillion, de M. Morin, maire de Bourg-en-Bresse, et de plusieurs personnalités qui vont, par leurs interventions passionnantes, faire revivre pour nous les combats de la Résistance de l'Ain et du Haut-Jura. Des représentants d'associations d'anciens Déportés et d'anciens Résistants sont également présents.

Naturellement, nous n'ignorions pas le rôle important joué par le maquis de l'Armée Secrète dans le département, nous nous souvenions du retentissement, dans la France entière – Radio Londres avait rapporté l'événement –, du défilé des maquisards à Oyonnax, le 11 novembre 1943, nous avions en mémoire l'action du Général Delestraint, du Colonel Romans-Petit et de bien d'autres, mais nous n'avions pas mesuré l'accumulation des terribles souffrances subies par toute la population de cette région.

Après quelques aimables paroles d'accueil, M. Gorju évoque tout particulièrement la mémoire du Docteur Mercier. Celui-ci, qui, dans l'Armée Secrète, était devenu le chef du groupe de Nantua, s'engagea totalement dans la lutte malgré ses charges de médecin, lui qui,

à 33 ans, était le père d'une famille de quatre enfants.

Le Docteur Mercier sera fusillé le 14 décembre 1943 au bord d'une route, face à un merveilleux paysage de cette contrée si chère à son cœur.

Le même jour, 150 personnes furent arrêtées à Nantua, puis déportées. La plupart d'entre elles n'échappèrent pas à la mort. Leurs noms sont inscrits sur le Monument aux Déportés de l'Ain.

Le Commandant Martin, président des Médaillés de la Résistance de l'Ain, ancien déporté, nous explique ensuite les raisons de l'implantation importante de maquis dans ce département :

– dès l'automne 1940, le Général Delestraint s'était installé à Bourg-en-Bresse et tenait de



nombreuses réunions, particulièrement avec d'anciens militaires qu'il appelait à résister. Ces rencontres avaient lieu non seulement à Bourg-en-Bresse et à Villars-les-Dombes, mais encore à Lyon et même à Vichy.

A ce propos, le Docteur Guillot, qui fut le secrétaire du Général Delestraint pendant toute cette période, souligne l'influence de celui-ci sur la mise en œuvre de la Résistance dans l'Ain avant d'être désigné comme chef de toute l'Armée Secrète par le général de Gaulle. Comme le chef de la France Libre qu'il tenait en grande estime depuis qu'il l'avait eu sous ses ordres à Metz, le Général Delestraint était animé d'un seul désir : lutter contre l'envahisseur.

(suite page 2)

Rencontre à Nantua (suite)

— Les facteurs géographiques favorables dans la région montagneuse ont permis de nombreux parachutages, pendant que des atterrissages d'avion assurant les liaisons avec Londres avaient lieu à l'ouest du département, dans la plaine de Saône.

— Les hommes trouvaient refuge dans les fermes abandonnées, près d'une population particulièrement coopérative, parce que très courageuse.

C'est ainsi que les premiers maquisards de l'Armée Secrète s'installèrent en Février 1943 à Chougeat, dans le centre du département. En avril 1944, le village sera incendié, la population emprisonnée. Sept personnes furent déportées. Ce n'est qu'un des nombreux exemples de la terrible répression exercée sur les civils par l'occupant.

Des hommes exceptionnels ont gagné le maquis où ils ont été rejoints par une Mission Interalliée appelée à jouer un rôle important. Grâce à elle, Français, Britanniques, Canadiens et Américains ont été réunis dans le même combat.

M. Paul Morin, maire de Bourg-en-Bresse, nous parle de son engagement dans la Résistance alors qu'il était encore au lycée Lalande de Bourg-en-Bresse, le seul lycée civil qui soit titulaire de la Médaille de la Résistance. C'est le hasard qui le mit en contact avec Paul Piota, un des premiers résistants de la ville.

Celui-ci avait installé, dans son magasin proche du lycée, un système d'échange de livres scolaires, de telle sorte qu'étaient facilités les nombreux va-et-vient liés à la Résistance dont les idées se propageaient dans la jeune clientèle. Ce courageux commerçant mourut en déportation.

Après avoir rallié le Mouvement Libération et participé à la diffusion de tracts et de journaux ainsi qu'aux repérages topographiques des terrains d'atterrissement, Paul Morin fut arrêté puis déporté à Dachau.

Madame Defillion évoque le souvenir des enfants d'Izieu et expose les projets d'aménagement d'un musée sur le thème : "l'enfance pendant la guerre" dans la maison où ils avaient été accueillis et d'où ils furent arrachés par la Gestapo.

La matinée se termine par une émouvante cérémonie devant le monument érigé à la mémoire des déportés de l'Ain. Accompagnées par de nombreuses personnalités, nous nous recueillons quelques instants, unissant le souvenir de ceux dont les noms sont inscrits dans la pierre à la mémoire de toutes nos camarades. Au bord du lac, devant un paysage magnifique, ce gisant presqu'écrasé par un énorme bloc de pierre est bien le symbole du sacrifice de toute une population.

Après un vin d'honneur offert par la Municipalité et un excellent déjeuner, nous prenons la route pour revivre, sur les lieux mêmes de leur déroulement, les événements qui nous ont été rappelés le matin. Dans l'autocar, nous sommes accompagnées par M. Raymond Jacquet, Secrétaire de l'Association des Anciens des Maquis de l'Ain.

Nous commençons par la prairie d'Échallion, où, devant les Maires des communes environnantes venus nous accueillir, le Colonel Girousse, ancien chef de la zone sud du maquis, nous fait un exposé très complet de ce qui s'est passé sur ce haut-lieu de la Résistance. — Comme le Colonel Girousse a bien voulu nous faire parvenir ensuite le texte de ce qu'il nous a dit, il n'aurait pas été convenable de tenter d'en faire le résumé. C'est pourquoi vous pourrez le lire in extenso à la suite de ce compte-rendu.

Nous gagnons ensuite, en fin d'après-midi, la ville d'Oyonnax. C'est là, rappelons-le, que, le 11 Novembre 1943, trois sections de quarante maquisards chacune — tous volontaires — défilèrent en armes, avec, à leur tête, le Commandant Romans-Petit, et déposèrent devant le Monument aux Morts une gerbe de fleurs en forme de Croix de Lorraine, qui portait l'inscription : "Les vainqueurs de demain à ceux de 14-18".

Ce défilé avait été facilité par le capitaine de gendarmerie qui avait placé ses hommes aux croisements des rues de la ville. La population fit un accueil enthousiaste à ces jeunes gens et, avec eux, entonna la Marseillaise. A l'étranger, l'événement eut un grand retentissement puisque des photos en furent publiées dans des journaux anglais et américains.

Vendredi 28 septembre 1990

La matinée est consacrée à la visite du Musée de la Résistance et de la Déportation de Nantua.

C'est en 1983 que des bénévoles, sous l'impulsion du fils du Docteur Mercier — il avait quelques mois seulement à la mort de son père —, ont installé ce musée dans l'ancienne prison de la ville.

Avec peu de crédits, mais grâce au dévouement de beaucoup et à l'assistance matérielle d'anciens résistants, de très nombreux souvenirs sont présentés dans les salles réparties sur deux niveaux.

Photos, textes, armes et objets divers utilisés dans la lutte, le tout installé dans les anciennes cellules, évoque les combats soutenus par les maquisards, les fermes et villages brûlés par l'occupant, les arrestations, les fusillés, les déportés, etc. Nous nous arrêtons longuement devant une grande carte en relief qui, avec ses petites lampes de couleurs différentes, résume parfaitement la variété et l'intensité du sacrifice supporté par le département de l'Ain.

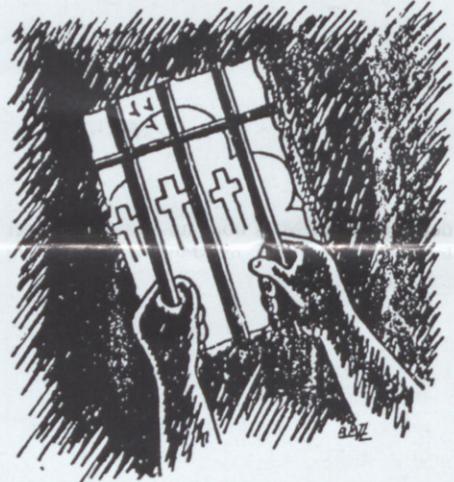
UNE COMPLAINTE

Les murs de la cellule 47 nous livrent un admirable document, une plainte écrite par Paul Sixdenier. Elle lui a été inspirée pendant les derniers jours de sa vie, par ces trois croix de fer, le larmier de sa geôle.

Voici le texte intégral de ce que nous avons relevé.

Paul SIXDENIER, né le 22-8-1925 condamné à mort comme franc-tireur le 21 janvier 1944

«Je meurs pour la France avec fierté.
Adieu Maman chérie.»



Lisez, ou plutôt écoutez ce chant sublime qui s'élève fluide et saisissant vers les hauteurs célestes.

Trois croix de fer
A la fenêtre
Trois croix de fer
Me barrent le ciel.

Celle du maître
Au beau milieu
Celle du maître
Amour éternel.

Suis en prison
Comme ils étaient
Suis en prison
Pitié mon Jésus.

Que les Français
Par ma souffrance
Que les Français
Gagnent leur salut.

Et vers leur Dieu
Celle des autres
Et vers leur Dieu
Celle de ses frères

Ils sont apôtres
Les deux larrons
Ils sont apôtres
Leur sang est prière.

Pour notre France
Aux bons larrons
Pour notre France
Je fais appel.

Trois croix de fer
A la fenêtre
Trois croix de fer
Me barrent le ciel.

Nous aurions, certes, souhaité rester plus longtemps dans ce musée, mais il nous faut prendre la route sur laquelle, en dehors du déjeuner pris dans un restaurant tenu par la petite fille d'un résistant, nous ferons deux arrêts.

Nous nous recueillons d'abord, en présence de sa femme qui nous accompagne, devant la stèle là où le Docteur Mercier fut fusillé. Notre Présidente y



(Suite page 3)

(Suite de la page 2)

rappela une phrase du général de Gaulle : "Chacun à la mort qu'il mérite".

Notre second arrêt sera au Val d'enfer où, près du village martyr de Cerdon, se dresse le majestueux monument élevé pour commémorer le sacrifice des maquisards de l'Ain, "Soldats de l'Armée Française", dont l'un, inconnu, a été inhumé au pied de cette femme enchaînée sous cette phrase gravée dans la pierre "Où je meurs renait la Patrie".

Dans le cimetière tout proche, 700 corps reposent. Beaucoup de tombes ne portent pas de nom ; certaines regroupent les membres d'une même famille (frères jumeaux, un père et deux fils) ; cinq sont surmontés du Croissant de l'Islam.

C'est par cet hommage à des volontaires de la Liberté que se termine cette rencontre 1990.

Et tandis que le car nous ramène à Bourg-en-Bresse, nous nous préparons à quitter notre chère Rosette que nous ne remercierons jamais assez pour l'organisation remarquable de ces deux journées. Mais nous ne saurions oublier tous ses camarades résistants qui nous ont



accompagnées pour nous faire partager le souvenir de leurs exploits et auxquels nous disons un grand merci.

Jacqueline Fleury

La prairie d'Échallon

Situé à la limite de l'Ain et du Jura à une altitude voisine de 1 000 mètres, la prairie d'Échallon constitue un vaste plateau circulaire dont le diamètre serait de 1 500 m environ.

Terrain idéal pour recevoir des parachutages car il est visible de très loin et parce qu'il n'y a aucun sommet dangereux à proximité.

C'est au printemps de 1944, alors qu'il y avait encore une épaisse couche de neige que les Maquis reçurent à la Prairie d'Échallon leurs premiers parachutages. La récupération

des containers était rendue très difficile à cause de la neige et elle n'aurait pu se faire sans l'aide des paysans de la région qui purent transporter les containers avec leurs chariots traînés par des attelages de bœufs.

L'un de ces parachutages en avril 1944 ne put être entièrement récupéré en raison de la présence de troupes allemandes qui menèrent une action de représailles du 5 au 15 avril 1944. Plusieurs de nos maquisards trouvèrent la mort à ce moment-là.

Plus tard au cours de la grande opération lancée par les Allemands du 10 au 20 juillet 1944, plusieurs parachutages eurent lieu sur la Prairie d'Échallon mais l'un d'entre eux fut récupéré par les Allemands au prix de rudes combats.

Enfin, c'est le 2 août 1944 qu'eut lieu sur la Prairie d'Échallon le parachutage le plus important et en plein jour. Ce jour-là nous reçumes 36 fortresses volantes qui par vagues de 12 larguèrent au total 700 à 800 containers, de quoi armer plus d'un millier de combattants de la Résistance.

C'est en souvenir de ces événements et de l'aide apportée par les aviateurs alliés que les Résistants de la région, sous l'impulsion de M. Tounier-Colletaz, Maire d'Échallon, décidèrent de dresser un monument commémoratif au centre de la Prairie.

Aidé par ses trois fils, tous trois anciens maquisards, M. Tounier-Colletaz a réalisé cette œuvre avec les "moyens du bord" en utilisant en particulier les matériaux provenant de maisons brûlées par les Allemands.

A partir de 1965, à l'initiative du Capitaine Montreal, ancien chef du Groupement Nord des Maquis de l'Ain, notre association organise chaque année le premier dimanche de juillet une cérémonie au Monument de la Prairie, cérémonie consacrée au souvenir le matin, à l'amitié l'après-midi.

Au fil des années cette cérémonie est devenue de plus en plus importante surtout à partir de 1972 où furent célébrées les obsèques du

Colonel britannique Richard Heslop qui sous le nom de Xavier dirigea de 1943 à 1944 la mission interalliée détachée auprès des Maquis de l'Ain. Avant de mourir Xavier avait fait connaître à ses enfants son désir de voir ses cendres reposer en terre de France.

Nous avons estimé à ce moment-là que nul endroit ne conviendrait mieux que ce Monument de la Prairie pour recevoir les cendres de notre ami britannique puisque ce Monument a justement été élevé en reconnaissance aux aviateurs alliés qui venaient nous parachuter les armes nécessaires à nos combats pour la libération de la France.

Il y a eu depuis de très grandes cérémonies à la Prairie d'Échallon, notamment :

- en 1976 l'accueil d'une promotion de Saint-Cyr qui porte le nom de "Lieutenant Darthenay" (officier Saint-Cyrien capturé par les Allemands et mort sous la torture le 11 avril 1944 à Sièges, petit hameau du Haut-Jura proche de la Prairie d'Échallon),
- en 1984 à l'occasion des cérémonies du 40^e anniversaire en présence du Colonel Buckmaster, Chef du Service britannique (S.O.E.) qui dirigeait l'envoi de missions alliées dans les territoires occupés par les Allemands.

Precisons enfin qu'un accord a été passé entre la Municipalité d'Échallon et notre Association pour que le Monument de la Prairie d'Échallon puisse recevoir les cendres de trois autres officiers compagnons de Xavier :

- un officier américain,
- un officier canadien,
- un officier français.

Tous trois, bien sûr, ont fait les formalités nécessaires pour la réalisation de ce projet.

C'est dire combien ce Monument de la Prairie d'Échallon a valeur de symbole pour notre Association :

- symbole de la résistance aux occupants nazis par tous ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie dans cette région,
- symbole de l'aide apportée par les aviateurs alliés pour lesquels nous avons une admiration faite de reconnaissance et d'amitié.

Avec le recul du temps nous mesurons mieux et davantage l'importance de l'aide apportée par les parachutages.

Sans les armes venues des îles Britanniques la Résistance n'aurait pu être que symbolique. Tandis que cette aide efficace de nos alliés a permis aux Maquis de l'Ain et du Haut-Jura de prendre une part importante dans les combats pour la libération de la France. Cette participation des maquis de notre région a été exemplaire.

Colonel Girousse

Le Symbole de l'Espoir (fin)

petit groupe de ceux pour qui la paix ne s'achète pas à n'importe quel prix ; l'éternelle poignée de ceux qui, pour témoigner, sont prêts à se faire égorger. Pour ceux-là, le 18 juin 40 restera le symbole de l'espoir.

François Jacob

Compagnon de la Libération
Professeur au Collège de France
et à l'Institut Pasteur
Prix Nobel de Médecine



La France Libre commémore le 18 juin 1940

... à Londres

L'Association des Français Libres avait eu l'idée de réunir son assemblée générale de 1990 à Londres, marquant ainsi le cinquantième anniversaire du début de l'engagement de tant de jeunes enthousiastes dans les forces de la France Libre. De là une autre idée qui s'avéra être un grand succès : louer l'Albert Hall, à Londres, où le général de Gaulle prononça de célèbres discours pendant la guerre, pour y organiser la célébration du Cinquantenaire du 18 juin et remercier la Grande-Bretagne de son inoubliable hospitalité et de son inébranlable détermination dans la guerre. La légendaire audace des Français Libres aidant, on invita la Reine Elisabeth II... Invitation aussitôt acceptée. La Reine précisa qu'elle se rendrait à l'invitation des Français Libres et qu'elle serait accompagnée, en leur honneur, de son Mari et de sa Mère.

Le 13 juin, deux magnifiques gardes républicains en grand uniforme et sabre au clair,



Photo Roger Levaleur

autorisés exceptionnellement à franchir la Manche et à servir à l'étranger, encadraient l'entrée de l'Albert Hall et la foule habituelle des grands jours de Londres applaudissait à l'arrivée des Souverains. Les familles des plus sûrs amis de la France, celle de Sir Winston Churchill, celle de Lord Mountbatten, celle de Lord Eden of Avon étaient là, auprès de quelque 2 000 Français Libres et leurs familles. Grande émotion, joie profonde. Dans ce vaste Albert Hall, on avait placé le long du parcours des Souverains les Français Libres titulaires de décorations britanniques. La Reine Mère s'arrêtait, écoutait avec émotion l'odyssée de chacun, questionnait avec passion. Elle n'arrivait pas à s'arracher à ses "bons amis", comme elle eut l'occasion de le dire. Elle avait épingle sur sa robe la croix de la Libération que le général de Gaulle avait remise à son mari le roi Georges VI. On sentait que l'angoisse de cette longue et terrible guerre l'étreignait de nouveau et qu'elle portait dans son cœur les jeunes morts de la France Libre comme les jeunes morts de la Grande Bretagne et du Commonwealth. Musique, poésie, évocation

des deux lutteurs que furent Churchill et de Gaulle, la soirée fut chargée d'émotion et les Souverains britanniques restèrent auprès de "leurs bons amis" près de deux heures.

L'Association des Français Libres a offert à la Reine Elisabeth la rose "Free French" créée spécialement par Georges Delbard pour les jardins de Buckingham Palace. Le général Simon, Chancelier de l'Ordre de la Libération et Président de l'Association des Français Libres a offert à la Reine Elisabeth un bijou créé par Cartier, représentant la rose des Français Libres. Cette rose rappelle le souvenir d'Étienne Bellanger, directeur général de Cartier de Londres, qui fut l'un des premiers à rallier le général de Gaulle. Enfin le général Simon remit à Sa Majesté la Reine Mère un bloc de cristal de roche orné d'une Croix de Lorraine et représentant le livre de l'amitié franco-britannique, ouvert à la date du 18 juin 1940.



... à Brazzaville

Du 22 au 28 septembre, dans une ambiance extrêmement chaleureuse, le gouvernement congolais a tenu à recevoir et accompagner les Français Libres dans tous les lieux historiques de leur ville qui fut, au début de l'occupation, la capitale de la France Libre, "refuge de notre honneur et de notre indépendance, refuge pour la liberté, ainsi qu'un môle pour la résistance et une base pour la reconquête", selon les

termes du général Simon. Tous les vestiges de la France Libre sont pieusement conservés. On visite encore la "case de Gaulle" et le poste émetteur de Radio-Brazzaville, où le général de Gaulle a pu parler aux Français d'un territoire français. En trois ans, douze discours du général de Gaulle s'envolèrent sur les ondes de ce micro, qui est toujours là et qui fonctionne encore.

C'est aussi à Brazzaville que le 16 novembre 1940, le général de Gaulle a signé l'ordonnance n° 7, créant l'Ordre de la Libération... "face à l'imprévisible conjoncture", a-t-il dit au Capitaine de Vaisseau d'Argenlieu... (Mais quelle confiance en la victoire !)

Les Africains jouèrent une pièce de théâtre, firent maints discours historiques, reçurent des décorations françaises, manifestant à toute occasion une amitié bruyante et démonstrative en souvenir de ce général de Gaulle qui reste pour eux un ami, plus qu'un ami, l'un des leurs : une gloire locale. Dans l'enthousiasme d'une messe ponctuée de chants et de rythmes, le prêtre s'est avancé devant la foule immense,

à la fin de l'office, et, levant les bras à la manière du général de Gaulle, il s'est crié :

Vive Dieu !

Vivent les Français Libres !

Vive le général de Gaulle !

... à Paris

Le Cinquantenaire du 18 juin 1940, ce fut la pose d'une plaque, sur le sol de l'Arc de Triomphe, gravée des quatre cents mots de l'Appel du 18 juin. Au cours d'une fort belle cérémonie, il revint au Président de la République de la dévoiler.

Le Cinquantenaire du 18 juin, ce fut aussi à Notre-Dame, la cérémonie du "recueillement à la mémoire de tous les morts de la France Libre", conduite par le cardinal-archevêque Jean-Marie Lustiger, accompagné par les religieux représentant les cultes islamique, israélite, orthodoxe grec et protestant. Le général Simon y lut une prière composée par les Français Libres tout exprès pour cette célébration spirituelle. Nous en extrayons un verset auquel nous nous associons tout spécialement :

"Nos morts sont tombés pour deux causes sacrées qui n'en faisaient qu'une, la France et la liberté de tous les hommes."

Anise Postel-Vinay

(avec l'aide de la *Revue de la France Libre*
du troisième trimestre 1990)

Bonnes fêtes

et bonne année à l'A.D.I.R. Nous tirerons les rois le dimanche 13 janvier 1991 à 15 heures, 241, boulevard Saint-Germain - Paris 7^e. Vous serez toutes les bienvenues !

INSTITUT CHARLES DE GAULLE, SA FINALITÉ, SES RÉALISATIONS

Conduire chaque homme à devenir un responsable au lieu d'un instrument, tel est un des soucis constants du général de Gaulle.

Chef d'État, ou officier faisant siennes les valeurs de Lyautey, Charles de Gaulle se veut avant tout un éducateur :

"Dans tous les dits et écrits qui accompagnent mon action, qu'ai-je jamais été moi-même sinon quelqu'un qui tâchait d'enseigner ?"



Aussi lorsqu'un ancien cadet de la France Libre, Pierre Lefranc, un temps chef de cabinet à Matignon, puis préfet de l'Indre, conçoit et installe, en septembre 1969, 5 rue de Solférino, "le Centre National d'études de l'œuvre du Général de Gaulle", le Général, qui approuve cette initiative, envisage aussitôt la création d'un Institut où, à travers une documentation tant imprimée qu'enregistrée et l'intervention de quelques fidèles, s'expliquerait et se perpétuerait son action spirituelle et politique.

Après enquête sur les réalisations comparables existant aux États-Unis et en Angleterre, le Général se décidera pour la création d'un organisme privé – totalement indépendant – l'animation en étant confiée à des personnalités de son choix :

André Malraux, Gaston Palewski, Geoffroy de Courcel, Pierre Lefranc, Claude Hettier de Boislambert, l'Amiral Charles de la Haye.

Bien que la mort n'ait pas permis au Général d'en signer les statuts, le 20 février 1971 l'Institut Charles de Gaulle voit le jour.

Association privée selon la loi de 1901, reconnue d'utilité publique, l'Institut, aidé par des subventions ministérielles, fonctionne grâce au bénévolat.

Il est administré par une Assemblée Générale de cent quarante membres, tous anciens collaborateurs du Général, et par un Conseil d'Administration qui présidèrent successivement André Malraux, Gaston Palewski, Geoffroy de Courcel.

Pour répondre aux tâches multiples que s'assigne l'Institut, des Commissions permanentes sont créées.

Un patrimoine se constitue qui sera géré sous l'égide de Jacques Foccard, ancien Secrétaire Général à la Présidence de la République. Au numéro 5 de la rue Solférino – qui conserve en état le bureau occupé par le Général entre 1947 et 1958 – s'est ajoutée, à Lille, acquise par un Comité de l'Institut, la maison natale du Général. Restaurée grâce à une souscription régionale, elle a été dotée d'un musée et d'un gardien mandaté par la mairie. Relèvent aussi de l'Institut la gestion de la Boissière, ouverte au public mais restée propriété de l'Amiral de Gaulle et, sous la responsabilité d'Henri Duvillard, l'entretien du

Mémorial inauguré à Colombey le 18 juin 1972 grâce à une souscription nationale.

Pour planifier les travaux et favoriser les recherches touchant l'œuvre et la vie du Général, François Goguel et Jacques Milloux président l'un une commission universitaire, l'autre une commission des manuscrits.

Ainsi se regroupent lettres, autographes, enregistrements, travaux universitaires. Ainsi ont été publiés, sous la direction de l'Institut, deux recueils d'extraits, plusieurs études documentaires et, chez Plon, dans la collection "Espoir", vingt-quatre ouvrages.

Deux autres commissions veillent au rayonnement de l'Institut :

- la commission de rédaction de la revue "Espoir" – soixante-douze numéros à ce jour, ouverts à l'étude de textes, aux témoignages de première main (... les engagés de 1940... De Gaulle et la presse par Gilbert Péröl...) aux analyses politiques venues d'horizon divers (Angleterre... Belgique... Canada... États-Unis...);

- la commission des Amis de l'Institut qui organise pour ses sept cents membres : déjeuners, visites, rencontres, conférences, interventions à la demande dans les établissements scolaires.



Soucieux d'efficacité et de démarche scientifique, l'Institut, qui se veut le Mémorial du Général, s'est organisé en plusieurs services.

Archives, divisées en cinq sections, outre les collections d'affiches ; bibliothèque ouverte chaque après-midi sauf samedi. Quatre mille volumes y sont prêtés ou consultés sur place par des chercheurs venus du monde entier ; phonothèque et service de mini-expositions, tenus à la disposition des municipalités, associations, lycées.

Quant au Service d'Études et de Recherches, il anime en France ou à l'étranger de nombreuses conférences confiées à des collaborateurs du général. Il organise pour les étudiants des Cycles de formation, conférences suivies de débats – telles "la politique étrangère", "les problèmes de la défense" – met en place des Cercles d'Études – "la participation", "le Général et le Service Public"... – ayant eu pour aboutissement diverses publications et, de 1971 à 1986, quatorze colloques internationaux dont trois tenus aux U.S.A. et à Tel-Aviv, et plusieurs en collaboration avec des universités françaises.

Sur le Service d'Information et de Relations publiques repose la publication de la revue "Espoir", la liaison avec "les Amis de l'Institut".

C'est ce dernier service qui prit, en 1986, l'initiative de présenter un programme de manifestations pour 1990 et se vit confier par les pouvoirs publics la coordination des cérémonies prévues. Présidée par le Général d'Armée Jean Simon, une Commission spéciale fut créée à cet effet.

Parmi les nombreuses commémorations du 18 juin, beaucoup furent inspirées ou appuyées par l'Institut. Citons entre autres :

A la Bibliothèque Nationale, poursuivie jusqu'au 14 octobre, l'exposition "Charles de Gaulle et la conquête de l'Histoire" ;

A Notre-Dame, le service œcuménique ;

A l'Arc de Triomphe, l'inauguration d'une plaque scellée reproduisant l'Appel du 18 juin, et le cortège de flambeaux confié aux Français Libres et aux Médaillés de la Résistance ;

A Paris, Lille, Colombey, l'émission d'un timbre ;

A la Monnaie, la mise en circulation de médailles commémoratives.

Cependant, sous l'égide de Bernard Tricot, ancien Secrétaire Général à la Présidence de la République, se préparent "les Journées Internationales" qui, sur le thème "De Gaulle en son siècle" viennent de regrouper au siège de l'UNESCO, du 19 au 24 novembre 1990, cinq cents participants.

Elles avaient été précédées, par plusieurs séries de conférences confiées en mars-avril à des historiens ou des témoins – dix conférences dans les Alliances Françaises du Danemark, dix conférences rue Solférino – par trois types d'expositions conçues pour les municipalités, par un concours de dissertations organisé à l'étranger dans les lycées français et les Alliances françaises et par une succession de colloques préliminaires tenus à Amman, Wuhan, Lille, à la Maison du Japon dans la cité universitaire, à Nice, Dakar, Rome, Montréal, New York, Brazzaville, Fontevraud, Moscou, Bayeux, Avignon.

En assurant des rencontres permanentes entre témoins et chercheurs, l'Institut Charles de Gaulle a intronisé une nouvelle approche des études historiques, approche porteuse d'échanges passionnantes, voire d'éclairage nouveau sur des faits demeurés obscurs.



Que recherchent rue Solférino historiens et étudiants ? Venus de tous pays ils s'interrogent sur le stratège, si prompt à saisir l'importance de la technique et les impératifs de la révolution ; sur le politique clairvoyant, défricheur de voies nouvelles pour une société en mutation ; sur l'homme de tradition et d'honneur, en lice pour la grandeur de son pays ; sur le héros en qui s'est incarné un moment de la France.

Marie-Suzanne Binetruy

Nous remercions l'Institut Charles de Gaulle pour son aimable coopération.

“De Gaulle en son siècle” : un colloque international alliant recherche et commémoration

Préparé depuis quatre ans sous la direction de Bernard Tricot et dans le cadre de l’Institut Charles de Gaulle, le colloque du centenaire de la naissance du général de Gaulle s’est tenu dans les locaux de l’UNESCO, du 19 au 24 novembre dernier. Plus de 1 000 participants venus de tous les continents et près de 500 contributions écrites diffusées à l’avance ont témoigné de l’ampleur des moyens mis en œuvre et de l’intérêt suscité par le souvenir d’un homme dont chacun s’accorde maintenant à reconnaître la grandeur.

Le sujet choisi, “De Gaulle en son siècle”, que Jean Lacouture avait également intitulé “l’ombre portée du Général”, appelait une diversité de publics et une variété de modes d’approche qui risquaient de gêner la cohésion de l’ensemble. Ce fut pourtant la réussite de ce grand colloque, que de faire dialoguer des personnalités de tous horizons géographiques, socioprofessionnels, et de toutes générations.

La méthode : ouverture et orientation du débat

Quatre types de publics avaient vocation à se retrouver à cette occasion : les chercheurs, les anciens collaborateurs du Général, fonctionnaires ou politiques, ses anciens adversaires, mais aussi les élus et les militants actuels, et particulièrement ceux qui se réclament du gaullisme. L’absence au colloque de cette dernière catégorie, voulue par les organisateurs, profita à la clarté de débats qui auraient pu s’égarter dans les querelles d’héritage. Bernard Tricot avait pris soin de déclarer dans une interview donnée au *Monde* trois jours plus tôt :

“Je ne crois pas à l’héritage gaulliste. De Gaulle avait trop de vitalité pour être figé dans un héritage à préserver. C'est une notion trop statique. Je préfère la notion de patrimoine national, qui s'entretient, qui s'enrichit, qui peut s'adapter”. Et l’ancien secrétaire général de l’Élysée ajoutait que le message du général de Gaulle tenait en deux axes simples : la nécessité d'un État comme correctif collectif aux initiatives individuelles, et l'obligation de penser le long terme, au-delà des contraintes du présent immédiat.

Il est certain que le domaine de réflexion dans lequel Charles de Gaulle fit preuve de la plus grande constance et de la plus évidente unité de vues, est celui de la forme de l’État et de la Constitution. Le colloque a souligné cette permanence de la pensée gaullienne. Par ailleurs, la vue à long terme qu'il sut manifester en 1940, en refusant de prendre l'issue de la Bataille de France pour la fin de la guerre mondiale, ou encore en 1958, en préparant progressivement l’indépendance des colonies, est désormais reconnue de tous, ou peu s'en faut. Mais en s'en tenant à ces deux pivots de la réflexion et de l'action du Général, le colloque risquait de donner à la célébration une place trop large pour que la recherche, qui est analyse, distinction des périodes, séparation des domaines, repérage des contradictions et relevé des hasards fondateurs, puisse progresser notablement.

Un courant d'échanges s'est établi pourtant entre les trois centaines d'universitaires, la

centaine de témoins et les dizaines de littéraires ou de professionnels divers qui ont souhaité apporter une contribution écrite au colloque. Dans les discussions, trois niveaux d'intervention s'entrecroisaient : les témoignages bruts, récits émouvants des anciens acteurs, les exposés plus élaborés des collaborateurs, qui, parlant à l'image de leur chef le langage de l'État, laissaient percer la même fidélité inébranlable à de Gaulle, et les analyses des chercheurs, plus critiques par définition. La difficulté était pour les uns et les autres d'entendre deux autres langues, de comprendre ces modes d'expression qui ne leur étaient pas forcément familiers. Or l'impression qui domine est celle d'une réussite, et le sens de l'État, – le simple sens de l'intérêt général en cette occasion –, dont l'équipe organisatrice a fait preuve, n'est pas étranger à ce succès. L'ombre du grand homme d'État n'a pas fini de faire exemple.

Le contenu : la V^e République plus présente que la guerre mondiale

Pour ce qui concerne la deuxième guerre mondiale, quel fut l'apport du colloque ? Si on le mesure en nombre de contributions écrites, on s'étonnera de ne trouver qu'une cinquantaine de textes portant explicitement sur la période, soit 10 % environ du total. Ce chiffre paraît modeste au regard de l'importance de la guerre dans l'histoire gaullienne et nationale : les années 1940-1946 réunissent 20 % des trente ans de sa vie publique, et pèsent d'un poids plus lourd encore si l'on compte la charge émotionnelle et symbolique qui s'attache à la période. Mais les organisateurs avaient choisi de s'intéresser à l'actualité de la pensée du Général, plutôt qu'aux péripeties de son par-

cours. Cependant, pour dresser un bilan et situer le point d'arrivée, il fallait examiner le point de départ, et rares sont les communications d'universitaires qui ne se sont pas référencées à 1940-1946, si bien que la place de la guerre et de la Libération dans le colloque fut plus importante que le libellé du programme où la liste des titres des contributions pourrait le laisser croire.

Le rôle de la guerre dans la formulation par le général de sa pensée économique et sociale ressortit nettement des débats. C'est à l'Albert Hall de Londres, en novembre 1941, que le chef des Français Libres définit pour la première fois sa "politique". "L'article 1^e de notre politique consiste à faire la guerre", dit-il en reprenant le leitmotiv de Clemenceau de 1918. L'article 2, "rendre la parole au peuple", annonce le référendum constitutionnel de 1945, et le goût de Charles de Gaulle pour le contact direct entre le peuple et le chef de l'État. Quant à l'article 3, "dignité et sécurité" de tous les Français, il contient en germe les comités d'entreprise et la sécurité sociale.

Un an plus tard, en novembre 1942, toujours à l'Albert Hall, de Gaulle précise sa définition de la "Démocratie nouvelle", celle où "nul monopole ne pourra abuser des hommes ni dresser aucune barrière devant l'intérêt général". Car, il le dira dans son discours du 14 juillet 1943, quand "la lutte s'engage entre le peuple et la Bastille, c'est toujours la Bastille qui finit par avoir tort". C'est ainsi que le souvenir estompé d'un de Gaulle révolutionnaire, n'hésitant pas à se référer à la Révolution française, au souvenir de Lazare Carnot et au Comité de Salut Public, est resurgi de ces rencontres.

Mais le témoignage le plus émouvant du colloque restera peut-être celui d'un compagnon de la Libération étonné de s'entendre qualifié lui et ses camarades de "gaullistes", alors que l'étiquette était d'origine pétainiste, et que "nous n'étions, dit-il, que des Français Libres".

Claire Andrieu

CHRONIQUE DES LIVRES

L'humour du Général de Gaulle

Sait-on qu'il existe, de par le monde, d'innombrables ouvrages concernant la vie, l'action, la personnalité du Général de Gaulle ? En France, parmi les plus récents, la monumentale biographie en trois gros volumes de Jean Lacouture a impressionné par sa documentation, et l'immense admiration, qu'on ne soupçonnait pas chez cet auteur, pour Charles de Gaulle.

Mais c'est une bonne chose qu'à côté de ces savants ouvrages paraissent de petits livres d'anecdotes évoquant l'humour bien connu du Général. Depuis vingt ans, il ne paraissait plus de recueil de ce genre, et ils sont, hélas, épuisés.

Mais heureusement, à l'occasion du centenaire, trois nouveaux livres sont sortis en librairie cet été : "Humeurs et humour du Général" par Philippe Ragueneau (1), "Les petites malices du Général", par Jean-Michel Royer (2) et "Le mari de Madame de Gaulle" par Robert Lassus (3). Vous n'avez donc que l'embarras du choix.

Quant à moi, je les ai lus avec beaucoup d'agrément, tous les trois. On y retrouve, bien sûr, des "mots du Général" maintes fois racontés, mais aussi des traits d'esprit inédits ou peu connus, fort inattendus, mais certainement significatifs. La personnalité du Général offre tant de facettes qu'elle en a dérouté plus d'un.

De toute façon, les trois conteurs diffèrent. Ma préférence va au livre de Philippe Ragueneau, compagnon de la Libération, ami et collaborateur du Général ; il a donc vécu dans son proche entourage pendant et après la guerre. Ses récits savoureux sont parfois imprégnés d'une affectueuse irrévérence qui n'exclut pas un grand respect. Philippe Ragueneau a adopté un plan original pour son ouvrage. Chaque chapitre groupe des anecdotes sous un titre qui évoque un des nombreux aspects des saillies gaulliennes : l'humour – l'esprit – la malice – le sarcasme et

(1) Grancher, ed.

(2) Balland

(3) Lattès

(suite page 7)

l'ironie – l'impatience – la provocation – la mauvaise foi – la hargne, la grogne et la rogne – la superbe – l'inattendu – la bienveillance et la sollicitude. Les anecdotes une fois triées et classées, selon ce parti pris, suivent dans chaque chapitre seulement – un ordre chronologique. De la sorte, on n'a aucun mal à retrouver celle que l'on cherche pour la raconter, à son tour, mieux qu'approximativement !

Jean-Michel Royer, beaucoup plus jeune que Philippe Ragueneau, appartient dit-il à la "troisième génération gaulliste", "celle de la v^e République". Journaliste, il s'occupa de "Notre République", organe hebdomadaire des gaullistes de gauche, créé par Louis Vallon et René Capitant. Ses "ana" sont donc contés dans une tonalité légèrement politique et assortis de quelques commentaires, mais il les a scrupuleusement replacés dans leur contexte historique, et toutes les fois où tel lui semblait suspect, il n'a pas manqué de le signaler. Autre originalité : les chapitres se succèdent selon l'ordre alphabétique des mots-titres, mots qui semblent à l'auteur caractériser chaque anecdote et permettre une remémoration.

Robert Lassus est un journaliste de Calais qui collaborait à *Nord-Littoral*, et fut aussi un correspondant de *Paris-Match*, *France-Soir*, etc. Il est, de longue date, un intime de la famille Vendroux, implantée dans le Nord de la France et c'est de certains de ses membres ou amis qu'il tient des anecdotes dont certaines sont inédites. D'abord de M. Jacques Vendroux, frère de Madame de Gaulle et ami très cher du Général. Et surtout de Madame Claude Legrand-Vendroux, sa nièce. C'est pourquoi son ouvrage a un côté plus familier, plus "privé" si j'ose dire, que les précédents cités, ce qui ne manque pas de charme. On ne sait pas assez combien le Général aimait les membres de sa famille, il les invitait à la Boissière ; – mais les enfants ne devaient pas le déranger dans son travail, "Tante Yvonne" (c'est Robert Lassus qui rendit populaire ce surnom) y veillait, et leur avait aménagé des aires de jeux.

Voilà donc trois livres assez différents qui peuvent contribuer à montrer le Général sous un jour plus nouveau et à le faire mieux connaître de ceux des Français qui en ont une image stéréotypée.

Un joli cadeau de Nouvel An pour les amateurs de raccourcis de l'Histoire que sont les boutades, ripostes narquoises, brocards formulés par les grands hommes du passé !

De Gaulle, pince-sans-rire ! Il faisait rire, certes, mais aussi il pinçait ! Parfois, très fort...

Anne Fernier

Quelques anecdotes : Comment d'illustres contemporains se représentaient le Général.

"Churchill vient d'avoir, avec de Gaulle, un accrochage sévère qui a laissé le Premier Ministre au bord de l'apoplexie. L'un des conseillers tente de le raisonner : "Vous admettez cependant que c'est un grand homme"

Churchill s'étrangle de fureur : "un grand homme, de Gaulle ? Lui, un grand homme !... (Il se calme) Naturellement, que c'est un grand homme !"

(Philippe Ragueneau)

Chacun sait que le Président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt, mal inspiré par des sentiments démocratiques quelque peu étroits ne comprit jamais l'étonnante personnalité du Général de Gaulle, ni ne voulut croire à sa popularité en France. Il faisait des gorges chaudes sur "le fou qui se prend pour Jeanne d'Arc". Il lui récusait le droit de prendre le pouvoir en France à la Libération car "il ne bénéficiait pas de la moindre onction du suffrage universel. Le Général explose : "Et Jeanne d'Arc, quand elle sauva la France, croyez-vous qu'elle ait reçu l'onction du suffrage universel ? ses voix, elle les recevait du ciel !"

(Jean-Michel Royer)

Le jeune Président des U.S.A., John Kennedy, n'avait pas du tout la même optique que Franklin Roosevelt. Au retour de son voyage en France, il déclara, en débarquant : "J'ai vu, à Paris, un monument qui s'appelle de Gaulle".

(Les journaux)

"Mais qui êtes-vous donc, mon Général ?", lui demanda en 1961 à la Boissière un de ses fidèles décontenancé par l'insoudable personnalité de son hôte. "Qui suis-je, mais vous le savez bien, je suis le mari de Madame de Gaulle".

Madame de Gaulle, elle, ne portait aucun jugement sur son époux. Cependant, avant de revêtir sa robe de mariée, en 1921, elle dit à sa mère : "Ne vais-je pas être ridicule ? Il a quarante centimètres de plus que moi !"

(Robert Lassus)

Après les entretiens de Yalta, où la France ne fut pas conviée, ce qui mit à son comble l'irritation du Général, il fut convié en URSS par Staline. C'est Charles Oulmont, alors Consul de France à Moscou, qui nous a conté quelques années plus tard que Staline, après un long entretien au Kremlin avec de Gaulle, le raccompagna jusqu'au seuil de son cabinet, et le suivant des yeux pendant qu'il s'éloignait, murmura : "Quelle chance elle a, la France !"

Anne Fernier

D'un colloque à l'autre

Le colloque "Les Echos de la Mémoire – Comment enseigner la Seconde Guerre mondiale dans l'Europe d'aujourd'hui ?"(1) a été encadré de deux autres rencontres tout aussi intéressantes.

La première "Le régime de Vichy et les Français" (Paris, 11-13 juin) a réuni, dans le cadre scientifique de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, plus de soixante historiens français ou étrangers dont les communications, quelque 800 pages, avaient préalablement été adressées aux 250 participants inscrits. Avec de telles dimensions la synthèse est impossible, voire aussi une analyse exhaustive. Je m'en tiendrai donc à quelques points forts.

Le recul d'un demi-siècle permet désormais aux jeunes historiens français qui n'ont pas été les témoins de ce passé d'être à égalité avec leurs collègues étrangers vis à vis de l'étude de cette période. Un bilan des acquis et l'évolution de la recherche historique depuis la fin de la guerre ont été l'objet d'un long développement.

Je citerai encore quelques-uns des thèmes abordés :

- Comment le pouvoir en place a-t-il utilisé la marge de manœuvre que représentaient l'Empire et la flotte française ?
- La continuité, l'archaïsme, le modernisme, l'héritage de la Révolution nationale ;
- L'étude des comportements des notables, de l'Eglise, de la police, du Conseil d'Etat, de l'armée, des mouvements de jeunesse, du patronat, des syndicats ;
- Les difficultés de la vie quotidienne pour tous et chacun ;
- La politique d'exclusion, d'oppression et de répression contre les communistes, les juifs, les francs-maçons, les résistants ;
- Les singularités doctrinaires et politiques du régime de Vichy, (le rôle de Philippe Pétain, la collaboration d'Etat, la Révolution nationale), étudiées en elles-mêmes et en comparaison

(1) cf *Voix et Visages*, n° 221, pp. 6-7

avec les régimes d'autres pays occupés, ceux du franquisme et du salazarisme.

De nouveaux repères sont apparus dans l'état de l'opinion des Français par rapport au régime de Vichy, aux Anglais, à la Résistance et au général de Gaulle, et l'on peut se demander,



Henri Matisse
La chute d'Icare 1943
Motif servant d'introduction au fascicule
du Musée de la Résistance
de Fontaine de Vaucluse, ouvert à cette occasion.

der, comme on s'est interrogé lors de sa conclusion, si ce colloque n'a peut-être pas été l'occasion de la réconciliation des destinés individuels avec le destin national. Les actes de ce colloque donneront un ouvrage volumineux.

A l'occasion du 50^e anniversaire de l'Appel du 18 juin, un colloque sur le thème "De Gaulle et la Résistance intérieure" a réuni en Avignon (22 et 23 juin), 210 participants dont

(suite page 8)

plus de 120 résistants auxquels s'étaient joints des historiens, des professeurs d'histoire et de géographie de toute la région, quelques jeunes.

Ces journées, organisées par les Médailleés de la Résistance du Vaucluse, la Mission permanente aux Commémorations et à l'information historique, la Commission départementale de l'Information historique pour la Paix, généralement épaulées par le Conseil général du Vaucluse, doivent leur réussite aussi bien à la chaleur des retrouvailles et de l'accueil, le charme d'Avignon qu'à l'intérêt des 28 communications.

L'ouverture solennelle en écoutant un enregistrement de l'Appel du 18 juin et du Chant des Partisans, quelques mots de bienvenue de Pierre Le Rolland ont donné le ton de ces deux journées de travail dans une salle de l'Université des Lettres d'Avignon.

Il semblait difficile de renouveler l'étude des rapports réciproques de de Gaulle et la Résistance intérieure. Pourtant... Notre ami André Postel-Vinay, avec grande précision a répondu à cette double interrogation "que savait le général de Gaulle en 1941 de la résistance clandestine, que pensaient alors les dirigeants des différents mouvements de cette résistance, du chef de la France libre ? »

On a fait ressortir les difficultés des moyens de communication entre les premiers groupes

clandestins et Londres, de Londres avec eux, la méconnaissance, l'incompréhension, voire la méfiance réciproque des résistants de France et de De Gaulle.

Puis des responsables de mouvements ont exposé l'évolution de leurs rapports avec le général de Gaulle, des historiens, auteurs de thèse, ont apporté leurs connaissances très pointues.

Le professeur René Rémond a relevé la difficulté de conclure ce colloque à la fois riche d'histoire par ses évocations du passé, réunion de famille qui a voulu rendre hommage à ses morts, meeting plein de passions car rappelant une période vécue avec passion.

Le débat reste ouvert sur la place des témoignages et des archives dans la reconstitution de l'histoire. Les uns et les autres sont irremplaçables : les témoignages sont nécessaires ne serait-ce qu'à la bonne compréhension du vocabulaire, le sens des mots se transformant même sur moins de 50 ans ; les témoins sont encore là qui précisent leurs intentions aux documents d'archive.

Si la résistance a été la somme de décisions individuelles, chacun y apportant ses convictions et ses particularités, elle a pu en fin de compte réaliser son unité autour du général de Gaulle.

Denise Vernay

Hanovre Limmer où elle fut affectée avec le commando de 300 Françaises à la Continental Gummi, sous les bombardements jusqu'à la libération par les Anglais.

A son retour, elle se dirige vers le Conservatoire de Musique de Clermont puis est nommée professeur à celui de Vichy où elle fait toute sa carrière. Malgré sa vie professionnelle active, elle s'occupe de multiples associations de Résistants et Déportés et plus particulièrement de l'A.D.I.R. dont elle était la déléguée régionale.

Deux fois par an elle réunissait ses adhérents soit à Clermont soit à Vichy. En 1972 elle eut avec Henriette Labussière l'idée géniale de faire revivre le Commando de Hanovre et depuis cette date, chaque année, les anciennes de ce commando – celles qui restaient et qui pouvaient – se retrouvaient pour leur plus grande joie.

Elle présidait aussi le comité du Prix de la Résistance, participait à la correction des copies.

Maguy était le dévouement personnifié. Toujours prête à rendre service ; elle avait entouré sa mère, alitée pendant huit ans, de soins admirables jusqu'en 1989. Dynamique, élégante, disponible, sportive, passionnée de voyages jusqu'à la fin de sa vie elle a lutté ; son dernier combat a été contre la maladie. Il a duré dix mois, elle a été vaincue – elle a rejoint ses amies Bichette et Stephie. Nous l'aimions beaucoup, elle restera dans notre souvenir.

Henriette Labussière
Annette Chalut

L'A.D.I.R. perd un ami : le Docteur Noël Rist

Noël Rist, qui vient de mourir le 23 novembre, était l'un des plus fidèles lecteurs de "Voix et Visages". Il aimait y retrouver la vigueur de notre attachement aux valeurs qui nous avaient fait entrer dans la lutte sans merci contre le nazisme. Lui-même et sa femme Marie n'ont pas cessé de mener le même combat, qui avait commencé, pour eux, au moment de l'abandon de la Tchécoslovaquie par les Alliés. Ils étaient de ceux qui, grâce à leur grande sensibilité, ont véritablement partagé les souffrances inguérissables des survivants des camps de concentration.

Comme Caroline Ferriday, Noël Rist épousait nos querelles. Il est même arrivé qu'il les devançât : ainsi lorsqu'en avril 1984, FR3 jugea bon de projeter le film *Portier de nuit* à 20 h 30, le Dr Rist avertit le premier l'A.D.I.R. Puis il écrivit personnellement au président directeur général de la chaîne, en disant notamment :

"Que le cinéma exploite les phantasmes de Madame Cavani, phantasmes sado-masochistes, c'est la loi du commerce. Mais que Madame Cavani les développe dans le contexte du drame de la déportation, c'est une insulte intolérable aux femmes victimes de ce drame".

C'était merveilleux d'avoir un tel défenseur !

Le Dr Rist était aussi membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R. et, il apportait indéniablement sa cotisation... des plus généreuses ! Quelle tristesse de voir disparaître ses meilleurs amis. Puisse leur lumière continuer d'éclairer notre combat.

Anise Postel-Vinay

IN MEMORIAM

Suzanne Brouste



Suzanne Brouste nous a quittées en août dernier après des années d'une maladie qui aura eu raison de son courage. L'A.D.I.R. était présente à ses obsèques avec le drapeau.

Soutenue jusqu'au dernier moment par sa fille, son gendre, ses deux petits-fils dont Francis son médecin favori, et grâce à la présence constante des siens, les derniers moments de sa vie ont été considérablement adoucis...

Issue d'une famille lorraine par sa mère et du Nord par son père, après les occupations successives que l'on sait, il était naturel pour Suzanne Brouste, élevée dans l'amour de la patrie, de ne pas baisser les bras après la défaite. Dès l'occupation allemande il fallait faire quelque chose pour retrouver la liberté et l'honneur de la France.

Dès 1940 à Bordeaux, fonctionnaire de l'enseignement au Lycée Théodore Gardère, elle prend part à des actions de Résistance tels que l'établissement de fausses cartes d'identité, cartes d'alimentation, distribution de tracts.

L'Éducation nationale consciente du danger encouru par elle et son mari les mirent à Poitiers où leur participation à la lutte devint plus active (hébergement d'agents de l'Intelligence Service). Membres du Réseau Buckmaster, ils sont dénoncés et seront successivement internés puis déportés, Suzanne à Ravensbrück sous le n° 42.086, son mari à Buchenwald.

De retour en France en avril 1945 avec une santé plus que précaire, elle s'en tirera grâce à cette volonté qui a été chez elle une qualité prédominante, elle reprendra ses activités professionnelles en tant que surveillante générale à Poitiers puis à Sceaux au Lycée Marie Curie jusqu'au moment de sa retraite.

Les contacts permanents avec les jeunes élèves faciliteront de nombreux exposés et conférences sur la Résistance et sur son vécu dans les camps de concentration.

Fidèle des lundis de l'A.D.I.R. où elle aimait tant retrouver ses plus proches amies (dont Geneviève Moreau-Vautier décédée depuis), qui d'entre nous ne se souvient d'Iris le petit "loulou" qui accompagnait sa maîtresse jusqu'au restaurant de la Chambre ?

Il y a des personnalités particulièrement marquantes par leur intelligence, leur générosité de cœur et leur discrétion, Suzanne Brouste était de celles-là.

Nous penserons toujours à notre amie.

Ginette Lebrell

Notre amie

Maguy Degeorge



C'est avec une grande peine que nous faisons part de la disparition de Maguy Degeorge.

Arrêtée à Clermont au Secrétariat de l'Université de Strasbourg en juin 1943, internée au "92" (caserne tenant lieu de prison militaire), dirigée sur Compiègne d'où elle part le 31 janvier 1944 dans le convoi des 27 000 à Ravensbrück. En juin 1944, on l'envoie sur

Michel Pichard

Un autre de nos amis du *Moonlight Squadron* est mort à Paris cet automne à l'âge de 71 ans. Il était né à La Rochelle en 1918 et avait fait ses études au Havre. En 1940, à l'arrivée des Allemands, il fila à Bordeaux et gagna l'Angleterre... par le Maroc. Devenu agent de renseignements de la France libre et surnommé *Oyster* (huître), il joignit la Confrérie Notre-Dame avec le grade de lieutenant, revint en France en 1943 et fut chargé par le Bureau des Opérations spéciales des parachutages et recherches de terrains d'atterrissement dans la partie orientale du Nord de la France (divisé en 3 régions), puis, malgré sa jeunesse — il n'avait que 25 ans — sa réputation de sérieux et de sang-froid lui valut la charge de coordonner les trois régions, sa sœur, Cécile assurant son secrétariat.

Il participa à de nombreuses opérations de ramassage et de rapatriement, entre autres celui de Forest Yeo-Thomas en 1943, lui-même revenant en Angleterre par la Corse. Il eut la chance de survivre à cette époque qui fut tant de victimes parmi les aviateurs.

Le thème du Concours de la Résistance et de la Déportation qui aura lieu le 14 mars 1991 sera :

“La déportation et les camps nazis de concentration”

Recherches

• M. Claude Zerling souhaite entrer en rapport avec des camarades qui auraient connu sa cousine Marie-Rose Zerling : née en 1908, Marie-Rose (alias Claudette), réseaux Libération-Nord et Shelburn, a été arrêtée le 5 février 1944 ; internée à Fresnes (avec “Thérèse”), condamnée à mort en avril 1944, déportée en juillet à Berlin, Cottbus et Ravensbrück, où elle arrive avec sa mère en novembre 1944. Elle a travaillé “aux wagons”. Libérée par la Suède avec sa mère. Morte en 1971.

Écrire à M. Claude Zerling : 1, rue d'Eschentzwiller, 68400 Riedisheim - Tél. 89 54 38 44.

• M. Yves Davin
Nouveau Parc Sévigné
18, rue Rabutin-Chantal
13009 Marseille

cherche à réunir des renseignements pour une étude sur Carmen Maury, chef du bloc des tuberculeux au camp de Ravensbrück. Celles de nos camarades qui souhaiteraient apporter un témoignage peuvent se mettre en rapport directement avec lui.

AFIN DE FACILITER L'ACHEMINE-
MENT DE “VOIX ET VISAGES” ET
D'EN ASSURER UNE BONNE DISTRIBU-
TION, PENSEZ À NOUS SIGNALER
VOTRE CHANGEMENT D'ADRESSE.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Notre camarade Anne-Marie Leclère, de Lyon, nous fait part de la naissance de son petit-fils Jean-Baptiste, né le 17 avril 1990.

Notre camarade, Eugénie Le Four, de Chuelles, nous fait part de la naissance de son arrière-petit-fils, Charles Diebolt en mai 1990.

Notre camarade, Denise Villard-Rousseau, nous fait part de la naissance de son dix-septième petit-enfant, Irène, le 8 septembre 1990.

Notre camarade, Odette Fabius, décédée en juin dernier, aurait été heureuse d'annoncer la naissance de son arrière-petit-fils, Olivier Wahlgren à Londres le 8 septembre 1990.

MARIAGE

Notre camarade Mme Alfred Lajoix, née Anne-Marie Palier, a la joie de faire part du mariage de sa petite-fille Elisabeth Lajoix avec Thibault de Mesmay le 8 septembre 1990 en l'église Saint-Louis des Invalides à Paris.

DÉCÈS

Le Commandant Humbert Clair, mari de notre camarade Marie-Noëlle, qui avait été notre Déléguée de Haute-Savoie, est mort le 10 juillet 1990. Il était Président de l'Association du maquis des Glières et Commandant de l'armée secrète en Haute-Savoie où il reçut l'A.D.I.R. à deux reprises.

Notre camarade Jeanne Faure, de Mornay (Saône-et-Loire), a perdu son mari le 28 septembre 1990.

Les petits remèdes de Ravensbrück

C'était presque l'été. La chaleur lourde du climat continental faisait tomber à l'appel les “schtrucks” encore plus que le froid de l'hiver. Puis le vent souffla, soulevant la poussière de machefer dont étaient recouvertes les allées du camp. Les yeux pleuraient. Ceux de Génia, notre camarade dont se souviennent les 27 000, plus fragiles sans doute, se couvrirent de pus : conjonctivite purulente. Sur le conseil d'une vieille russe, l'une de notre groupe arriva à ramasser trois petites pommes de terre tombées près d'un wagon. Il ne restait plus qu'à trouver dans les poubelles un couvercle de boîte de conserve, le percer pour en faire une râpe ! Et le soir Génia eut pour la nuit un bon cataplasme de purée de pommes de terre crues.

Miracle ! Le lendemain les yeux allaient mieux et quelques jours après étaient guéris.

Une de nos camarades avait le scorbut. Enfin, nous pensions que ces gencives gonflées et noirâtres, cela voulait dire scorbut. Nous allions la voir à la fenêtre du Revier et elle nous dit que le médecin SS lui avait fait arracher quatre dents et qu'on allait lui en arracher d'autres. Elle avait des dents magnifiques. Quelques russes avec lesquelles nous parlions par l'intermédiaire de Génia, qui savait leur langue, conseillèrent l'ail ; et elles se faisaient fort de nous en procurer moyennant un morceau de pain que la pauvre malade ne pouvait mâcher. Le lendemain l'ail était là, et les gencives bien frottées furent vite guéries.

Pour les furoncles, autre remède, mais là, il fallait travailler à l'usine, et de préférence la nuit où la surveillance se relâchait un peu. Ma petite camarade italienne Lidia, arrêtée à dix-neuf ans dans les Alpes avec les partisans, était couverte de furoncles. Nous travaillions côté à côté chez Siemens. Grâce à des camarades affectées aux machines à bobiner, nous nous procurions de la vaseline : une bonne couche sur le furoncle, puis un morceau de styroflex (papier plastique servant aux condensateurs) pour bien recouvrir — et alors ça chauffait ! Vers la fin de la nuit, on pressait, on enlevait le pus et on stérilisait avec du trichloréthylène (servant au nettoyage des pièces graisseuses) — Ouf ! ça faisait mal, mais c'était efficace. Quand un furoncle repoussait, on recommandait...

Monique Nosley

Un regard d'enfant

C'était une petite fille de sept ans qui — après une réunion familiale — découvrait l'Histoire.

— Je voudrais que tu m'expliques.

Grand-père était prisonnier parce qu'il était officier.

Mais toi, pourquoi étais-tu en Allemagne ?

Les explications données, elle conclut :

— Je crois bien que j'ai compris.

De Gaulle c'était Vercingétorix, mais, lui, il a réussi.

Parallèle dont seul Cesar serait en droit de se plaindre.

M.-S. B.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le jeudi 21 mars 1991 à 14 h 30
au Centre Chaillot-Galliera, 28, avenue George-V, 75008 Paris

En 1991 l'Assemblée Générale se tiendra sur deux journées les jeudi 21 et vendredi 22 mars puisque l'année 1991 ne comportera pas de rencontre interrégionale. Le programme de ces deux journées sera le suivant :

Jeudi 21 mars

14 h 30 - Assemblée Générale au Centre Chaillot-Galliera, 28, avenue George-V, 75008 Paris.

18 h 30 - Ravivage de la Flamme à l'Arc-de-Triomphe.

19 h 15 - Dîner "assis" à la Maison des Polytechniciens (260 F environ).

Les transports seront assurés par les autobus parisiens et des mini-cars pour celles qui ne peuvent pas se déplacer facilement.

Vendredi 22 mars

8 h 30 - Départ en car du 241, boulevard Saint-Germain pour Colombey-les-Deux-Églises.

12 h 30 - Arrivée à Colombey et déjeuner à l'Auberge de la Montagne.

14 h 16 h - Visite des hauts-lieux de Colombey.

16 h - Départ pour Paris.

20 h - Arrivée à Paris, 241, boulevard Saint-Germain.

Le prix du voyage à Colombey du 22 mars, comprenant le transport aller et retour et le déjeuner, sera de 250 F.

Au cas où ces prix seraient légèrement modifiés en début d'année, nous l'indiquerons dans notre prochain bulletin.

ELECTIONS

Les membres sortants cette année sont : M^{es} Ferrières, Reme, Saunier, Troller.

D'autre part le Conseil d'Administration du 26 novembre 1990 a coopté en qualité d'Administrateur en remplacement de M^{me} Degeorge, décédée, M^{me} Annette Chalut qui se présente à vos suffrages.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1991 (montant minimum 50 F) auprès de leur délégué ou de l'A.D.I.R. - C.C.P. Paris 5.266-06 D.

Le Noël des enfants à Ravensbrück en 1944

Ils étaient plusieurs centaines, à cette époque, dans le camp, de Belgique, de France, de Turquie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, d'Autriche, de Lettonie, etc. et, incroyable, mais vrai, un goûter de Noël et une séance de marionnettes furent organisés pour eux. Peu de témoignages relatent cet épisode et, comme toujours, ils ne concordent pas entièrement. On peut penser que la direction du camp a repris à son compte une initiative des prisonnières. Si les menus cadeaux fabriqués par les détenues n'ont pu être distribués que clandestinement, le goûter et la séance de marionnettes eurent bel et bien lieu !

Voici ce dont se souvient Ceija Stojka (1), qui était alors une petite tsigane de onze ans, survivante d'une famille Rom de Vienne déportée à Auschwitz depuis 1941. Ceija était arrivée à Ravensbrück avec sa mère et une de ses sœurs en août 1944, après avoir échappé à l'anéantissement du camp tsigane d'Auschwitz du 3 août :

"Un jour, nous apercevons toute la direction du camp sur la place centrale, SS hommes et femmes, très agités. Ils s'approchent de nous. Les Aufseherinnen Binz et Rabh avaient soudain un visage aimable. Cela nous fit peur. Nous ne pouvions pas nous expliquer cette amabilité, mais elles dirent : "Enfants, ce soir, est la Veille de Noël et le Kommandant vous invite à fêter Noël. Il y aura du lait chaud et des gâteaux. Nous viendrons vous chercher à six heures". Et ce fut vraiment ainsi. Les femmes SS nous ont conduits Burli, Resi, Rupa, tous les autres enfants et moi dans un Block très éloigné où je n'étais jamais allée. (...) Une longue table était dressée dans le milieu, toute blanche, avec des bancs autour. A un bout du Block il y avait un arbre de Noël magnifique auquel pendaient des noix d'or et d'argent et de grosses pommes rouges et jaunes. (...) Il y avait de nombreux enfants d'autres Blocks. Pour chacun, du bon lait chaud avec du sucre et un gâteau aux raisins. Nous pensions sans cesse à nos mamans. Nous cherchions le moyen de leur rapporter quelque chose. Et voilà qu'on nous distribue du pain et une petite saucisse entière. Sauvés ! Presque tous les enfants firent disparaître en un instant saucisse et pain dans leurs vêtements. Un SS nous vit... mais il se contenta de rire. Les

femmes étaient si occupées avec les SS qu'elles n'avaient pas le temps de nous contrôler. A la fin de la distribution, il nous fallut dire merci et les SS nous ont fait lever pour chanter avec eux "O douce nuit, ô sainte nuit". Puis nous avons eu le droit de décrocher noix et pommes et même d'emporter une petite branche de sapin. Dehors il faisait glacial. Il neigeait. "Vous voilà, dit Maman, j'ai eu tellelement peur. Le Bon Dieu était avec vous !".

"Le lendemain, nous dûmes peloter la neige, toute la journée, sans fin. Les femmes SS étaient de nouveau affreuses, les appels duraient des heures dans la neige. Elles nous criaient : "Bande de truies, bande de dégénérés, avortons, on aurait dû tous vous gazer à Auschwitz ! Vous n'êtes qu'un tas de canailles et de bons à rien !

"Mais nous savions que ces méchantes femmes n'avaient aucun pouvoir sur Auschwitz."

Dans la même semaine, on commença à appeler au Revier des groupes de petites filles tsiganes et leurs mères pour être stérilisées. Quelques-unes moururent. Toutes se tordaient de douleur. Quand ce fut le tour de Ceija et de sa mère, elles attendaient déjà depuis longtemps sur les marches du Revier, lorsque le médecin SS les renvoya au Block : il n'y avait pas de courant ce matin-là.

A la première occasion, Ceija et sa mère partirent en transport. Elles échouèrent à Bergen Belsen et survécurent toutes les deux.

... et en 1943

Dans une "lettre ouverte" à une camarade française qu'elle n'a plus revue depuis trente-cinq ans – depuis le temps où elles étaient ensemble au Block 2 et toutes deux employées à l'atelier de raccomodage de l'Aufseherin Massar – une prisonnière polonaise écrit ceci :

"Où es-tu chère camarade ? Si ma voix arrive jusqu'à toi, sache qu'après trente-cinq ans, je pense toujours à toi avec sympathie et gratitude. Je te vois comme un rayon de lumière dans la grisaille de la vie du camp.

"Je ne sais pas grand'chose de toi. Ton lit touchait le mien et, je ne sais pourquoi, nous t'appelions "Madame Perrusel" (2). En dessous de nous des Bibelforscherinnen nous

invectivaient pour nous faire taire et elles se disputaient entre elles sur l'interprétation de l'Ancien Testament. Toi et ton amie (3), vous nous apportiez le souffle d'un autre monde, le monde civilisé. (...) A l'atelier j'étais chargée de la répartition des bouts de tissu, et toi, tu travaillais sur une machine à côté de moi. Nous arrivions à faire clandestinement, à grand peine, malgré la soupçonneuse et redoutable Massar, quelques vêtements pour des camarades qui en avaient grand besoin. Et voilà qu'un jour, peu avant Noël, tu me montres en cachette une belle poupée en tissu de couleur, avec un petit air triomphant et canaille que je n'ai pas compris tout de suite. Pour faire ta poupée tu avais volé les bouts de tissu de ma table et je me suis sentie furieuse en pensant que tu jouais avec des poupées, risquant le Strofblock et même le Bunker, alors que ces risques ne devaient être pris que pour des camarades qui avaient froid. A l'appel, je me suis glissée près de toi et j'ai commencé à te faire des reproches : "Tu ne sais donc pas, m'as-tu dit, qu'il y a des enfants juifs dans le fond du camp ? Je les ai vus jouer à "l'appel" et à la "sélection" ; c'est pour eux que je fais ces poupées." Je t'ai simplement serré la main pour me faire pardonner, et à partir de Noël 1943, les plus beaux morceaux de tissu disparaissaient de ma table pour les enfants juifs.

"Si ma voix ne te parvient pas, chère camarade, alors que la simple publication de cette anecdote soit l'expression de ma gratitude."

Urszula Winska - 7448
Sopot, octobre 1980

Cette lettre, restée longtemps en souffrance, n'a pas pu atteindre Martha Perrusel, morte récemment ainsi que son amie Charlotte Bachelet.

(1) Ceija Stojka *Wir Leben im Verborgenen* (Nous vivons dans l'ombre) Ed. Picus - Vienne 1989.

(2) Il s'agissait de Martha Perrusel, dite "Marius", une 18 000, arrivée au camp, de Tunisie, en avril 1943.

(3) Sans doute Charlotte Bachelet, dite "Olive", "tunisienne" également.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6